

## Courte halte sur route étroite

Jean-Yves Richard

Number 35, Winter 1988

Le voyage

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15209ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Richard, J.-Y. (1988). Courte halte sur route étroite. *Moebius*, (35), 55–69.

JEAN-YVES RICHARD

*Courte halte sur route étroite*

Il y a quelques années encore, je croyais qu'il fallait nécessairement faire mainmise sur le bonheur pour être heureux. Aujourd'hui, je souris à l'idée que pareille équation ait pu me duper et me rendre sensible aux charmes de l'illusion.

Nous étions en avril, vers la fin du mois. La récente parution du calendrier des examens avait plongé l'université dans un bourdonnement intense. Le visage des étudiants, devenu blafard en raison des veilles prolongées devant d'épais cahiers de notes, trahissait une certaine nervosité. Quant à moi, candidat à la maîtrise, je venais de déposer à la faculté un mémoire sur le roman américain contemporain. Je poussais des huras d'euphorie pour tambouriner la fin de ce trimestre et, dans le but de donner un peu plus d'ampleur au sacre des grandes vacances, je désirais cette évasion que seul un voyage peut procurer. Comme ma nature perfectionniste n'avait, cette année-là, sacrifié aucun effort pour atteindre les premiers rangs et que les récompenses escomptées étaient venues jalonner mes ambitions, mon projet n'en acquit que plus d'envol.

Je décidai de me rendre à Boston que je connaissait déjà mais de façon imparfaite. Cette ville m'attirait par son profil «vieille Angleterre», son architecture, ses grands parcs. Je n'étais pas insensible non plus à ses nombreux campus qui, dans mon esprit, en faisaient une grande cité consacrée à la jeunesse. Le milieu estudiantin a toujours exercé sur moi une fascination ineffable. Il ne saurait y avoir, à mes yeux, plus beau spectacle que celui donné par le futur bachelier qui, bouquins sous le bras, se dirige, léger et fébrile, vers une salle de cours, alcôve toute désignée pour se laisser courtiser par la connaissance.

J'avais choisi de descendre dans un petit hôtel du centre-ville qu'un ami m'avait recommandé. Je le découvris sans peine, à quelques pas derrière la grande bibliothèque municipale. J'allais ainsi séjourner au coeur de Copley Square qui compte parmi les points les plus animés de Boston. Je ressentis toutefois un pincement de nervosité en franchissant le seuil de l'hôtel: j'avais négligé d'effectuer une réservation.



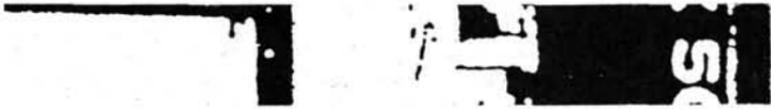


Heureusement, un sourire du préposé à la réception dissipa vite mon appréhension. Le temps de me prêter aux formalités d'usage et je me trouvai dans l'ascenseur en compagnie d'un «bell-boy» qui, avec beaucoup de courtoisie, s'était emparé de mon vieux fourre-tout rouge et bleu. Cinquième étage, la porte s'ouvrit, le garçon poussa la grille noire devant moi et me conduisit à mon havre. Je lui donnai un généreux pourboire, ce qui me valut des remerciements, une expression riieuse et une poignée de main. Sa réaction eût-elle été la même s'il avait su que mon geste répondait moins à de la largesse qu'à l'embaras de celui qui a trop peu voyagé?

Sans perdre de temps à ranger mes affaires ou à pendre mes vêtements, je me précipitai sous la douche. Quelques minutes plus tard, un coup d'oeil au miroir me renvoya une image déjà plus présentable. Coiffé, rasé, vêtu presque élégamment, j'avais une allure digne de ma hâte à baguenauder dans la ville. Avant de sortir, j'ouvris la fenêtre car l'air de cette chambre me semblait échauffé. Sur la tablette extérieure, je trouvai une pièce d'un cent que je ramassai avec la conviction que ma main se refermait sur la chance.

Je voyageais seul. C'était là une nouvelle expérience qui sans doute me permettrait de mieux m'emparer du milieu bostonien en doublant l'acuité de mes observations et en raffinant ces retours sur soi, somme toute nécessaires pour qui veut faire dégorger ses premières impressions de leur sens véritable. Par ailleurs, me retrouver à l'étranger me procurait un plaisir égal à celui d'une renaissance; c'est pourquoi les mots visiteur ou touriste ne suffisaient pas à rendre compte de mon excitation. Je me faisais plutôt l'effet d'un nouveau-né, ignorant de toute inhibition et dont les actes, quels qu'ils soient, ne pouvaient être accueillis qu'avec tolérance. Il n'en tenait donc qu'à moi que mon indiscretion se confonde avec une curiosité anodine, ma maladresse avec la distraction et que le plus hardi de mes caprices soit réductible à une manie d'original. Ivre de mes nouveaux privilèges, j'empruntai Boylston Street qui me mena directement à l'entrée du Public Garden.

Les tulipes, qui foisonnaient en bouquets de couleurs vives, paraient l'endroit d'une féerie à laquelle j'étais d'autant plus sensible que, le jour de mon départ, Montréal affichait douloureusement, au grand dam de ses citoyens, dans ses rues désertes et enneigées, les stigmates d'une dernière tempête; la folie hivernale s'était moqué d'un printemps timoré et louvoyant et allait jusqu'à le détourner de la conquête de son territoire. A mes côtés se trouvait une gigantesque statue. Un jeune homme, monté sur un cheval lancé au galop, brandissait un parchemin de la main droite. Une allure altière, que grandissait le drapé de son costume, l'identifiait à l'émissaire d'une noblesse surannée, un héraut perdu dans les temps modernes. J'en fis le tour lentement, scrutant son immortalité



sous tous les angles et imaginant un pacte dans lequel je troquais ma liberté de mouvement contre un corps de bronze qui m'affranchirait de la coulée des heures. Je revins par devant et insistai sur le regard du cavalier comme si j'avais voulu le forcer à me dévoiler le contenu de son message. Je ne me vexai pas de sa résistance. Au contraire, je fis miens sa fierté et son air radieux, je respirai le parfum des lilas que la fraîcheur du soir alourdit et mes poumons se gonflèrent de ravissement. Mes yeux se fermèrent quelques secondes, le temps de m'ériger un socle et de me convaincre que je disposais maintenant de ce royaume.

Des éclats de voix me tirèrent, trop brusquement peut-être, de ma rêverie. Des enfants, réceptifs aux «couacs couacs» des canards, interprétèrent ces sonorités criardes comme le signal de départ d'une course folle vers l'étang du jardin. Le premier arrivé, ironiquement le plus petit, confirma son titre de vainqueur en jetant quelques croustilles aux volatiles. Quand j'arrivai sur le pont suspendu qui facilite l'enjambée du lac, les petits Bostoniens s'éloignaient déjà de la rive, appelés par d'autres plaisirs. Le calme était revenu et les canards, devenus moins loquaces, allèrent se réfugier sous les bateaux cygnes amarrés qui attendaient patiemment le retour de l'été et des touristes pour retrouver leur liberté.

Empressé de tout voir, de tout sentir, depuis un bon moment déjà j'avais résisté, sans grand mérite, à la tentation de casser la croûte. Mais, comme les caprices de mon appétit commençaient à se faire plus insistants, je me laissai guider par ma faim qui me conduisit sur Charles Street où il était possible de se restaurer à peu de frais. A peine avais-je fait quelques pas que je retrouvais l'atmosphère hors-siècle des dalles rougeâtres et des lampadaires-lanternes qui se dessinaient en fantômes sur la brique des maisons. Je ralentis le pas devant la vitrine d'une boutique d'antiquaire. Le jet de lumière d'un projecteur semblait tenir en respect une foule d'objets hétéroclites déposés pêle-mêle, accrochés, suspendus. Je n'ose penser à l'échange de confidences, au charivari peut-être qu'eût provoqué une obscurité totale descendue sur ce petit monde...

Un peu plus loin, j'aperçus un groupe de jeunes gens qui se dirigeaient vers ce qui m'apparaissait être un pub. Je les suivis et pénétrai aussi dans ce lieu. La porte s'ouvrit sur une ambiance agitée, ponctuée de rires francs et d'éclats de voix qu'une musique rock parvenait difficilement à couvrir. Je repérai une table où j'eus tôt fait de prendre place. Assis près de la fenêtre, je reconnus, de l'autre côté de la rue, la façade d'un café très fréquenté, je m'en souvenais, par les étudiants du quartier. Je me revoyais attardé à sa terrasse par un après-midi d'octobre que le vent du sud avait délicieusement attiédi. Je me souvenais aussi d'un énorme camion-citerne tombé en panne au milieu de la rue et de la confusion qui s'empara alors des automobilistes. Un petit garçon qui passait par là saisit



l'occasion d'expérimenter un nouveau jeu : il laissa choir son sac d'école sur le trottoir et, l'air flegmatique, se mit à faire l'agent de circulation ; la symphonie des klaxons s'était éteinte doucement. Si l'exploit du bambin avait amusé plus d'un promeneur, j'avais pour ma part beaucoup envié son irréflexion comme on envie une chose à laquelle on se sent dorénavant contraint de renoncer en ce qu'elle n'arrive plus à franchir le seuil de son âge.

«Ready to order?», me demanda la serveuse. J'allais lui répondre qu'il m'était plutôt difficile de faire un choix puisqu'elle avait omis de m'apporter le menu quand je remarquai au mur, coincé entre le feuillage hirsute des plantes vertes suspendues, un tableau noir qui faisait le détail de la cuisine de l'endroit.

«A Michelob and spinach quiche, please».

Que l'atmosphère soit propice à l'échange, que je me retrouve en bonne compagnie et le restaurant devient pour moi un endroit délicieux. Mon estomac peut pleurer sa famine sur tous les tons de sa gamme primitive, le plaisir de causer l'emporte toujours sur la faim à satisfaire. Le repas perdure sans que je me préoccupe du refroidissement des plats. Les mots roulent, des phrases naissant qui quelquefois se détachent mal entre elles, car il m'arrive de recourir au débit rapide de ceux qui craignent d'épuiser les capacités d'écoute de leur auditeur avant d'avoir eu le temps de tout dire ce qui leur semble important. Ce n'est qu'au moment où l'addition m'est tendue, surtout si ses chiffres ont de quoi me surprendre, que je réalise, sur le tard, qu'emporté dans mon «monologue extérieur» j'ai failli à la dégustation. Ceci dit, manger seul m'ennuie horriblement. La situation m'indispose à ce point que pour trouver contenance je dois imaginer que j'attends quelqu'un qui aura été retardé, en donner l'impression en adressant des moues d'impatience à ma montre, ou encore me confondre mentalement avec un critique culinaire qui, pour mener à bien sa tâche, oeuvre seul et incognito. La chaise inoccupée devant moi...

«Here we are; enjoy your meal!»

«Thank you.»

La chaise inoccupée devant moi me plonge dans l'embarras car je ne peux saisir autrement sa vacuité que comme une sorte d'aveu public de ce que j'appellerai mon isolement. Il est vrai que je me suis toujours méfié de la sociabilité, la tenant essentiellement pour suspecte. J'appréhendais l'agglutination des fausses amitiés, l'étau qui me ralentirait dans ma course. Je ne me livrais qu'à moitié et souvent, malgré moi, à la hâte. Aux gens qui me connaissaient, je devais donner l'impression de quelqu'un aux prises avec la crainte perpétuelle d'arriver en retard à un rendez-vous important. Quel rendez-vous? Vers qui ou quoi courais-je? J'aurais aimé le savoir. Je fuyais.



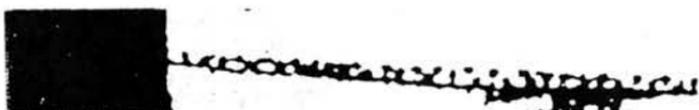


Je fuyais comme un vecteur mû par la volonté obstinée de filer droit devant. De temps à autre, j'entrais dans des plans nouveaux, je croisais des traits inconnus, je suivais ou étais suivi par d'autres lignes. Et toujours, j'avançais, sans jamais m'arrêter, ni même me retourner. J'avais bon souffle, mais, au fond de moi, je portais, palpitante et secrète, la nostalgie de la tangence. Peur? Défense? J'essayais de comprendre, seul encore, à Boston cette fois, dans ce pub de Charles Street, entouré d'étrangers. Je remis à plus tard le soin de faire un peu de lumière sur ma façon d'approcher la vie et attaquai ma quiche avant qu'elle ne fût froide.

Maintenant que je m'étais fondu dans les lieux, que j'avais franchi le cap de l'intrus pour les habitués de ce restaurant, je m'autorisai à expertiser la clientèle. A la table voisine, un couple se regardait droit dans les yeux. Plus jeune que le garçon qui l'accompagnait, la jeune fille semblait très émue; c'est du moins ce que m'inspirait sa voix qui, par instants, défaillait en effleurant les aigus. C'est parfois toute la vie qui tourne autour d'un oubli, d'un téléphone qui n'a pas sonné... Comme s'il battait en retraite devant la tristesse de sa compagne, le garçon se leva et se rendit au bar. La jeune fille, l'oeil miroitant, me porta quelques regards maladroits que je me gardai bien de soutenir, croyant sage de lui épargner l'inconfort de l'indécence. Elle tenta alors de se rabattre sur la table de droite mais revint vite sur elle-même, dépitée. L'exubérance des autres a quelque chose de vulgaire quand on souhaite trouver un peu de compassion.

Il s'agissait de deux jeunes fêtards qui ne cachaient par leur entrain. Ils se révélaient tout entiers dans leurs rires sincères et sonores que seules de grandes gorgées de bière pouvaient interrompre. Dans sa façon d'empoigner son verre, celui qui me faisait face imitait ces jeunes qui, au tintement de leur majorité, se ruent vers la bière fraîche comme si leur adolescence équivalait à la longue traversée d'un désert. Son profil court, ses cheveux blonds, raides, bien taillés, de même qu'une bonne dose d'espièglerie dans son impression, faisaient de lui le prototype du «All American Boy». Une tête semblable à celles qu'on voit chaque semaine sur les couvertures de revue. Sa carrure, déjà passablement imposante, était encore rehaussée par un survêtement jaune dont les manches lui découpaient l'avant-bras. «Northeastern University», pouvait-on y lire sur le devant. Quelque chose en ce garçon me captivait, que je reliai facilement à cette nostalgie du champion qui me hantait depuis nombre d'années. Je l'imaginai capitaine d'une équipe, football, hockey, qu'importe, et me disais que son corps au dessin rigoureusement athlétique devait lui valoir autant de points sur le terrain que de conquêtes dans les estrades.

Je l'imaginai aussi régner sur un monde dont je m'étais volontairement coupé mais que j'aurais peut-être gagné à





connaître. Un monde où rien n'a plus d'importance que la dépense généreuse de soi, entretenue par un sentiment de loyauté envers ses frères de jeu et exigée par l'obsession de la victoire. Discipline sportive, fatigue apaisante succédant à l'effort physique, j'en étais à cette étape de ma vie où je croyais qu'il fallait forcément se lancer dans une quête de soi basée sur l'expérience et le dépassement des limites de son corps pour posséder le nimbe du héros.

D'où je me trouvais, je ne pouvais voir son compagnon que de dos; celui-ci commanda deux autres bières et, par émulation sans doute, fit claquer son verre contre celui de son copain. Et leurs rires reprirent de plus belle.

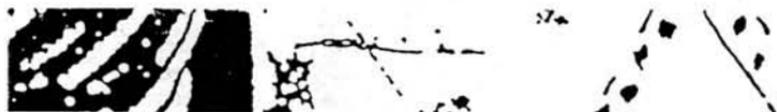
«Anything else?»

«Oui, le gâteau au fromage. Oh, sorry! Chocolate cheese cake and tea, please».

Inopinément, mon français avait refait surface. Pour mon plus grand déplaisir du reste, car du coup je fus le point de convergence de quelques regards. Il n'en fallait guère plus pour qu'on démasque un touriste, qui avait du mal à jouir des privilèges qu'il s'était reconnus quelques minutes plus tôt.

Pour désagréable que fût cette impression, elle ne dura pas longtemps car la porte du pub s'ouvrit sur de plus «marginaux» que moi: deux jeunes vêtus de smoking. Même taille, mêmes cheveux épais, teints en gris, coupés très courts, mêmes verres fumés au design futuriste, même allure provocante, l'un semblait la copie conforme de l'autre. Ce n'est que quelques instants plus tard, à l'écoute de leur voix respective, que je me rendis compte que nos hôtes de fin de soirée étaient de sexes opposés. Ils tenaient ensemble une petite valise de cuir noir, béante, remplie de programmes, des programmes de concert, pensais-je. Après avoir sollicité puis obtenu le feu vert de la direction, ils circulèrent de table en table et mirent à profit leurs pouvoirs de séduction. A cinq dollars le billet, la vente se fit aisément et, à l'accueil qu'on leur réserva, je me permis de croire qu'aux yeux du jeune public bostonien ces deux personnes n'étaient pas de purs inconnus. Il était question d'une représentation qui devait avoir lieu le lendemain soir au Rainbow Theater. A les entendre parler de leur spectacle, car je les soupçonnais d'en être aussi les interprètes, j'avais de la difficulté à comprendre s'il s'agissait d'un récital ou d'une pièce de théâtre. Malgré mon incertitude, je ne m'abstins pas d'acheter un billet lorsque le couple vint vers moi. Leur originalité, issue pour beaucoup d'une fusion du double et de l'androgynie, me parut de bon augure. Je m'étais demandé ce que je ferais le soir de mon anniversaire; je savais maintenant où je le célébrerais: au 18 Garden Street, sur Beacon Hill, tel que l'indiquait le programme.

Il se faisait tard; ce n'est pas ce que me suggérait ma montre car dans mon emportement je l'avais oubliée à ma chambre d'hôtel. Il s'agissait plutôt d'un assaut de bâillements que

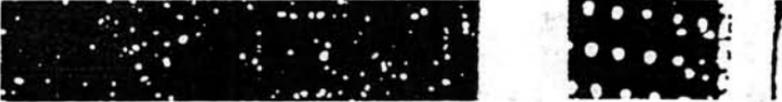


j'essayais de repousser ou de contenir en mordant l'intérieur de ma bouche. La perspective excitante d'un départ m'envahit complètement et si bien qu'elle anéantit mes dispositions au sommeil, déjà piétres en elles-mêmes. Cela explique assez pourquoi je n'avais pas très bien dormi la veille et comment, à ce moment-là, l'idée de regagner mon hôtel l'emporta sans difficulté sur mon goût d'errer dans le centre-ville. Je mis la main sur les quelques billets verts qui se trouvaient au fond de mes poches, en retint trois marqués du médaillon de Lincoln et me présentai à la caisse. Entre-temps, la musique s'était radoucie. Je reconnus les premières mesures de «Piano Man», à la fois majestueuses et tristes. L'addition réglée, je retournerai à ma table pour y déposer mon pourboire quand je remarquai le jeune athlète qui semblait éprouver de l'embarras à se lever de son siège. L'alcool en avait fait un pantin. Déjà, dans mon for intérieur, je lui reprochais de ne plus être à la hauteur de l'admiration qu'il avait suscitée chez moi lorsque je me heurtai à une implacable méprise. Quelque chose m'avait échappé que je voyais maintenant, hideuse, macabre, tendue par son ami : une vulgaire canne à trépied, sans l'aide de laquelle, à voir la démarche claudiquante que lui imposait sa jambe gauche, artificielle, le garçon n'aurait vraisemblablement pas pu se diriger seul vers les toilettes...

Il faut, le soir venu, voir, comme j'ai vu, la tour John Hancock se mirer à la lune. Haute d'une soixantaine d'étages, trônant sur Copley Square, la structure de verre change plusieurs fois de visage pour peu qu'on se déplace en la suivant du regard. Arrivant de l'ouest, on voit d'abord une lame fragile, rutilante, si fine que la troisième dimension semble lui faire défaut ; puis c'est un gigantesque cerbère au teint livide qui monte la garde sur le centre-ville ; et plus loin, ce n'est qu'une tour comme les autres tours. Mais avec un peu de chance, si les agents de sécurité ou les préposés à l'entretien vaquent à leurs occupations, on aperçoit peut-être une lumière qui s'allume ou qui s'éteint à un étage quelconque ; alors on reçoit ce signe comme une oeillade et on se sent presque moins seul...

Longue et laiteuse fut ma première nuit à Boston. La chaleur sèche que dégageait un radiateur sur lequel je n'avais aucun contrôle se joua de mes efforts de relaxation. J'habitais un espace qui différait peu de celui d'un laboratoire où l'on eût évalué empiriquement ma résistance à des températures élevées. Impossible d'abstraire cet inconfort. Mon humeur passa de la colère contenue au dépit consommé et la perspective de l'échec et mat, qui se confirma vers les quatre heures trente, me rappela l'époque, non lointaine, où l'insomnie s'acharnait à me provoquer en duel. Chez moi, après pareille nuit, je me serais sans doute levé brisé de fatigue, mais à l'étranger, heureusement, on trouve toujours de l'énergie insoupçonnée. Les portes-miroirs de l'ascenseur me donnèrent raison : je n'avais pas la mine massacrée qui, dans l'esprit





soupçonneux des bien pensants, fait habituellement germer les hypothèses les plus saugrenues. J'atterris donc à la réception, presque frais et lesté. Le moment était venu d'adresser mes doléances au préposé qui achevait son quart de nuit devant une dernière tasse de café. «Pas question de passer mes deux autres nuits dans cette étuve!», m'étais-je répété intérieurement pour pouvoir plaider avec plus de conviction. Je devançai le garçon dans son «How are you this morning?» afin d'en arriver plus rapidement au but.

— ... so I'd like to know if you have a better room.

— Let me see. You could try room 78; it should be more comfortable.

— When can I move in? After twelve, I suppose...?

— Right now, if you like.

Ce que je fis sur-le-champ. N'eût été la couleur des murs qui était différente — on confond difficilement un vert délavé avec une teinte de carnation adoucie par le soleil du matin — j'aurais cru à un tour de prestidigitation. En effet, le mobilier comme tel et la façon dont il était disposé me donnèrent l'illusion de réintégrer ma première retraite. J'éprouvai une sensation d'étrangeté, en déposant ma valise dans le placard; j'avais l'impression de tout juste arriver à Boston, comme si j'avais abandonné dans la chambre du cinquième ma mémoire des dernières heures.

La tête recouverte d'un casque de guerre, de nombreux bras, sept ou huit, en saillie tout le long de son corps, le tronc robuste reposant sur une masse informe, la créature laissait présager une force prodigieuse. Me trouvais-je en présence de la déesse Athéna? Son regard fuyant ne me permettait pas d'en juger. C'est un peu la vision hallucinatoire que j'eus de Boston en scrutant les traits de sa topographie. Cette petite carte, que j'avais obtenue du bureau de tourisme américain avant mon départ, et sur laquelle s'affalait la ville, comme nue, était devenue à mes yeux de dormeur éveillé une planche d'anatomiste. En filigrane, un peu grossière, une esquisse anthropomorphique avait surgi de la pointe crénelée du North End, et de tous ces ponts qui défient le vide au-dessus de la Charles River pour servir de soupape à un réseau enchevêtré de nervures émanant du coeur de la métropole: le Boston Common.

J'étudiais nonchalamment cette carte tout en mangeant un croissant aux amandes, l'essentiel de mon petit déjeuner que j'étais venu commander dans une pâtisserie de Newbury Street. Je désirais me rendre à Cambridge, fouler le sol de Harvard, me mêler à ces milliers d'étudiants qui, tirant de l'arrière sur leurs homologues canadiens, devaient être en train de préparer leurs examens. Il me suffisait, pour accéder à mes désirs, de me rendre à l'angle des rues Cambridge et Charles, d'emprunter la passerelle qui me mènerait au quai de la ligne rouge du métro et j'eusse été prêt à me lancer corps et âme dans mon humble odyssee si je n'avais aperçu entre les



mains d'un jeune homme, qui faisait la queue devant le comptoir, le programme du spectacle auquel je devais assister le soir même. Sa tenue décontractée l'isolait des autres clients qui, ostensiblement, exprimaient leur statut de «Young Executive» à travers leur complet marine, leur cravate bourgogne et leurs souliers au cuir brillant. La destinée de chacun de ces hommes semblait gouvernée par une même mallette austère, accessoire destiné sans doute à servir de réceptacle aux ambitions de tout parfait «Yuppy». Mais l'occasion m'était donnée de lier conversation avec le garçon qui se détachait du groupe; je me plaçai derrière lui et passai outre aux atermoiements inhérents à ce genre de situation.

— Excuse me, are you going to this show tonight?

Des yeux bleus, que menaçait de recouvrir une frange de cheveux noirs, pointèrent dans ma direction.

— Yes, I am. According to friends of mine, it should be great.

— I ask you that because I wasn't sure what I really got when I bought my ticket.

— Tu es Canadien?

— Oui, Montréalais.

Le café succéda au café et quelques pains au chocolat au premier croissant. Notre échange fut singulier. Je dis singulier car je n'ai pas l'habitude, pas plus du reste que je ne l'ai acquise depuis, de me raconter à des étrangers au-delà du propos des origines et de l'emploi du temps. Mais Mark était autre et j'allais, à son contact, devenir autre à moi-même.

Originaire du Michigan, Mark habitait Providence, dans le Rhode Island. Il fréquentait alors l'Université Brown qui, encore aujourd'hui, fait partie de la célèbre «Ivy League». Inscrit au doctorat en sciences politiques, il rédigeait une thèse dans laquelle il étudiait l'impact de certains partis politiques séparatistes en France. Deux ans plus tôt, il avait obtenu une bourse qui lui avait permis de séjourner plusieurs mois dans le midi. Sans glisser dans l'exagération, je peux dire que son français était presque impeccable. En effet, au fil de notre conversation, Mark eut rarement à retourner à sa langue d'origine pour nuancer sa pensée. Une véritable francophilie l'animait qui me valut par ailleurs quelques taquineries sur le caractère supposément hybride, sinon impur, de la langue des Québécois. Nous éclatâmes de rire — et sans doute Mark s'en souvient-il encore — quand, par ricochet, ayant pris un accent moqueur digne du Major Thompson, je lui rétorquai: «Lesson one. I would like you to repeat after me the word LATER!»

— Et pourquoi ne pas passer l'après-midi ensemble?

\*\*\*

J'étais fils unique, situation particulière dont je ne réalisai toute l'âpreté qu'au début de mon adolescence. En fait, le jour où je remarquai que la vie à la maison manquait d'animation, ce jour-là je ressentis une profonde amertume. Le calme qui y





prévalait en tout temps confinait au solennel, et cette excitation que je désirais nôtre, pour l'avoir goûtée ailleurs, dans d'autres foyers, était chez nous étouffée au profit d'une quiétude bourgeoise. Nos masques tenaient bon. Ensemble, mon frère et moi, nous aurions pu faire coalition et opposer notre veto à ce hiératisme compassé qui, avec les années, avait donné le ton à nos habitudes. Mais sans support aucun, je me voyais mal faisant la révolution sur ce qui était devenu des règles sacrées. La nuit, parfois, il m'arrivait de rêver de mon frère et de tenter ainsi de rattraper le temps perdu. C'est alors que nos éclats de voix, nos chamailleries, nos combats d'oreillers redonnaient du sens à la vie. Une vie pleine et sonore où le mot famille ne résonnait plus en fausse note, car que signifie-t-il ce mot quand, à dix ans, on s'endort seul, sans avoir murmuré, à plus jeune ou plus âgé que soi, les mauvais coups de la journée? Cadet et aîné tout à la fois, je dus pourtant me satisfaire de mon écho.

\* \* \*

Ma réponse à la proposition de Mark ne se fit pas attendre. Je reniai ma réserve habituelle avec un «Vo-lon-tiers» appuyé sur toutes ses syllabes. L'idée d'aller respirer l'air du côté de Cambridge fut abandonnée. Mark avait un meilleur projet qu'il prit garde de me préciser.

— Je vais te conduire là où ta tête d'enfant de choeur fera de toi un visiteur désiré. C'est à quelques minutes d'ici; pas la peine de prendre le métro.

Je calquai le pas décidé de Mark et nous nous dirigeâmes vers une destination qui m'était alors inconnue. Les moments qui suivirent nous lancèrent dans des propos où la sensibilité et la raison de mon futur ami se disputèrent le premier rôle.

— C'est curieux.

— Quoi donc?

— C'est curieux qu'il ait fallu un simple bout de papier pour nous présenter l'un à l'autre; si simple et pourtant si nécessaire. Tu te rends compte, j'aurais pu sortir ce dépliant de la poche de mon veston quelques secondes plus tard et nous aurions continué, l'un pour l'autre, d'habiter le néant.

— C'est amusant tous ces hasards.

Cette phrase venait à peine d'être lancée que je reconnus la timidité qui l'avait émise.

— Amusant? Je trouve cela plutôt déconcertant! Cette préséance de l'accidentel sur nos décisions, nos gestes, nos comportements, notre spontanéité, ça me dégoûte parfois. On dirait une sorte de billard mécanique; on se cache, on émerge, on saute, à gauche puis à droite, on se bouscule, on frappe et on se fait frapper, et l'on consent à ce cirque dans l'espoir d'une partie gratuite. Tu ne trouves pas que la vie ressemble à ce jeu? Il y a quelque chose d'insensé là-dedans, non?



— L'enjeu peut paraître raisonnable ou ridicule, tout dépend de cette partie gratuite, je pense.

— Je suppose qu'on est prêt à commettre les pires absurdités si on croit au bonheur.

— Tu y crois?

— Le bonheur, c'est un peu comme une prise que l'on tient au bout de sa ligne; elle est là, tout près, on la sent, mais on ne parvient pas toujours à la sortir de l'eau. Je crois donc au bonheur comme je crois avoir tenu cette prise sans pourtant l'avoir vue.

— Alors, le bonheur ressemblerait à la foi?

— Ou au repos, un repos dont on sait véritablement le prix à partir du moment où l'on ne s'obstine plus à vouloir loger du sérieux au coeur de la dérision.

Mark prononça cette phrase en rejetant la tête de côté comme si afficher sa douceur pouvait déparer sa masculinité.

— Il faut avoir connu l'agitation pour désirer le repos.

— Un jour j'ai juré à quelqu'un d'être heureux pour mieux le rendre heureux; du temps s'est écoulé depuis et je ne sais plus si je pourrai m'acquitter de ma promesse.

— N'est-ce pas le genre d'engagement que l'on prend plutôt avec soi et pour soi?

— Moi, c'est envers un petit bonhomme de quatre ans que je me suis engagé. Il a pour prénom Brent et il est mon fils.

Il y avait tellement de ferveur adolescente dans le regard de Mark, encore tant de questions laissées sans réponse, qu'il était risqué d'y trouver, au premier coup d'oeil, quelques touches de paternité.

— Cela t'étonne?

— Non, pas du tout. Je ne sais rien de toi; je suis surpris comme on peut l'être chaque fois que l'on passe de l'obscurité à la lumière.

Un vol de pigeons, serrés les uns contre les autres, piqua un peu au-dessus de nos têtes; il revint sur lui-même, emprisonna l'air de sa boucle et, sans hésitation, repartit instantanément. Mark ne les quitta pas des yeux; il pivota sur lui-même, enveloppa l'air de sa présence et laissa monter en lui un souvenir.

— Les dimanches après-midi, alors que j'étais encore enfant, mes parents nous emmenaient, mes frères et moi, à la campagne. Je nous revois quittant la ville, à bord de notre Chevrolet noire deux portes, peu après le repas du midi. Ma grand-mère vivait seule dans une grande maison. Notre visite revêtait pour elle un caractère sacré et je l'imaginais quelquefois confondant la livraison de lait du vendredi avec notre arrivée. Assise près de la fenêtre, quasi endormie par le dernier ressac de sa berceuse, l'oreille tendue au moindre bruit... Je parle beaucoup, n'est-ce pas, trop même?

— Bien sûr que non; allez, continue.

— Alors tout ça pour dire que la «maison aux oiseaux» se



trouvait quelque part sur cette route de campagne. C'était une petite maison recouverte de papier de brique vert. Modeste, presque sans âge, rien apparemment ne la distinguait de celles qui la précédaient ou la suivaient. Et pourtant quelque chose la faisait régner sur cette route: son toit. Un toit à pignons qui tenait lieu de perchoir à ce que j'estimais être toutes les hirondelles du village sinon du comté. Collés les uns contre les autres, comme dans le blottissement qu'appellent la peur et l'amour — et pourtant ils ne semblaient ni apeurés ni particulièrement amoureux —, ces oiseaux étaient si nombreux que s'ils s'étaient mis à battre de l'aile à l'unisson, je me demande encore s'ils n'auraient pas réussi à faire lever cette maison. Chaque fois que je demandais à mon père d'élucider le mystère de ce grand rassemblement, il me servait l'explication classique du mariage d'oiseaux. Bien que plausible, sa réponse ne me satisfaisait qu'à moitié. Cette maison possédait, à mon sens, un pouvoir d'aimantation dont j'arriverais bien, un jour, me disais-je, à percer l'origine. Je me suis mis alors à en dessiner des croquis, les plus fidèles possibles, et à les examiner minutieusement dans l'espoir de tout comprendre. J'étais optimiste; la découverte viendrait et notre bungalow servirait lui aussi de pipeau. Charmant, n'est-ce pas?

— Tu racontes cette histoire comme s'il s'agissait d'une fable.

Mark poursuivit comme s'il ne m'avait pas entendu.

— C'est cette poésie du rapprochement qui me captive; je trouve qu'il y a quelque chose de beau, de grand aussi, dans ce besoin aveugle du congénère. Il me semble que l'homme, dans ses rapports avec ses semblables, a beaucoup à apprendre de ce comportement. Quand je songe à la «maison aux oiseaux», au vol de pigeons de tout à l'heure, au traité d'alliance qui semble régir ces phénomènes, je me dis, sous un certain rapport, que de tous les êtres vivants, l'homme, en tant qu'individu, est peut-être celui qui a le plus de difficultés à s'oublier au profit de l'espèce. Chez l'homme, le rapprochement, s'il n'est régi par aucune intention visible, a quelque chose de louche; il faut des craintes, de la sexualité, de l'argent, quand ce n'est pas des afféteries partagées, pour le justifier. Regarde les gens aller et venir, observe leur démarche, leur regard éteint, tu seras surpris de voir combien d'entre eux semblent circuler sur des voies d'évitement.

— Et l'amitié alors?

— Disons que ça commence par une halte sur une route étroite.

Mark s'arrêta tout à coup et se pencha pour refaire la boucle de son lacet dénoué. Je fus émerveillée de voir combien l'exécution des gestes les plus simples n'atténuait en rien chez lui cette maîtrise de soi qui n'était pas sans susciter mon envie. Ce jeune Américain, à la fois transparent et insondable, avait la prestance d'un être complet. La forme juvénile et digne de son profil me faisait songer à la statue de Public



Garden. Comme si la rencontre de Mark me ramenait sur les lieux de mon souhait: médusé devant un cavalier qui, par je ne sais quelle opération magique, s'était approprié une voix pour clamer la substance de son message.

Il suffisait de porter un regard critique sur l'homme pour adhérer aux convictions de mon compagnon. Cet homme, cet autre homme et cet homme encore qui voient des feux rouges partout et pour qui la proximité est signe de danger. Oui, j'étais d'accord avec Mark mais quelque chose en moi m'empêchait de le lui signifier ouvertement. Etais-je alors si différent de tous ces hommes?

— Je serais curieux de savoir quelles lectures ont pu éveiller chez toi ce penchant misanthropique.

— Trop tard, nous voilà arrivés. Viens, montons. Ils t'attendent.

Petite ruelle, maison à trois étages, escalier en colimaçon, tout se précipite. Qui peuvent-ils être? Des amis?

— Ferme les yeux!

Une porte s'ouvre; grincement.

— Un, deux, trois. Regarde! Je te donne tous ces jouets. De retour dans dix minutes.

— Mark, attends! Où vas-tu comme ça?

Il a descendu les marches en quelques secondes. Le bruit de ses pas s'est consumé; il doit déjà être dehors. Il va revenir; c'est sûr.

Si j'exclus la jeune fille qui se charge des entrées et qui tourne machinalement les pages de sa revue, je suis seul dans ce musée. Des milliers de jouets m'entourent que je soupçonne de dédaigner subrepticement ma conscience du temps. Quelque chose d'attendrissant s'en échappe, une impression fugitive qui en profite pour réveiller certaines nuits d'éternelles. Petit camion vert rempli de billes de bois, jeu de loto, téléphone rouge qu'on m'avait offert pour redonner quelque sens à ma fâcheuse habitude de parler seul. Que peut-il manquer ici qu'un enfant ait pu désirer?

Mais je fais fausse route avec mes souvenirs. Il faut regarder les poupées, les soldats de plomb, les ours et autres figurines, tous empesés dans leur mutisme, pour comprendre comment se paie la désuétude. Sans vie, sans identité, désormais amputés de leur personnage, ils se tiennent debout, le regard fixe, me laissant cultiver l'illusion d'être devenu un colonel inspectant ses troupes au garde-à-vous. Je pourrais aussi m'identifier à un magicien dominant son auditoire hypnotisé mais, dans ce musée qui a tout d'une pension pour retraités, et où la solitude le cède à peine à la promiscuité, quelle âme, devenue insoucieuse d'elle-même, pourrait se soucier de l'exactitude de mes sensations? Pourquoi cet endroit? Quel pacte mystérieux unit ces centaines d'yeux pour les faire converger vers moi en un seul regard? Est-ce là une hypostase du rapprochement souhaité par Mark?



Mark. Je me demande ce qu'il a de si particulier pour en arriver à me faire désirer son retour quand il vient tout juste de me quitter. Cela me trouble de découvrir qu'un être puisse aussi facilement gagner mon affection. Je crois quelquefois que si l'on pouvait se pencher suffisamment sur ses quelques amis pour isoler en chacun d'eux ce trait, prémice de l'attrait, sans lequel l'amitié n'eût germé, alors la somme de ces attributs renverrait, assez fidèle, une image de soi. C'est pourquoi, au gré de cette hypothèse audacieuse et deux fois narcissique, j'essaie de comprendre comment je me réfléchis en Mark puisque je ressens à son égard, en toute conscience, la tentation de l'amitié. Comment répondre à cette question quand l'idée que je me fais de mon être me rappelle ces dessins virtuels cachés derrière une troupe informe de points noirs qu'il faut réunir selon un ordre bien précis pour en tirer, comme du néant, le véritable profil.

\* \* \*

— Qui est-ce?

Je continue de frapper à cette grande porte grise, disproportionnée avec la taille des enfants qui, le jour, la franchissent; les plus petites têtes en dépassent à peine la serrure.

— C'est moi.

— Qui ça moi?

Mais, Mademoiselle, ne reconnaissez-vous pas ma voix? C'est moi; ma voix, la mienne. Je viens échanger, comme vous me l'avez suggéré, le livre que l'inspecteur m'a donné cet après-midi. Je sais bien qu'il est un peu tard, que toutes les classes sont terminées et que même la grande Jeannine, pas très douée, qui reste toujours après cinq heures pour rattraper ce que son esprit ne touchera jamais, est probablement rentrée chez elle... Mais enfin, ouvrez-moi.

— Qui êtes-vous, qu'est-ce que vous voulez?

— C'est moi, Mademoiselle, c'est moi.

Moi qui n'arrive pas à prononcer mon nom; ce nom, à la différence d'autres noms, que j'ai trop peu entendu, dans certaines phrases, bien entouré d'autres mots. Excusez-moi, mais je ne peux pas. Le crépuscule masque ma voix; c'est toujours mon ombre qui décide; même la nuit. Trop tard, je m'enfuis.

\* \* \*

Certains jours, je voudrais tout reprendre de ma vie; j'aimerais retourner quelque part, en arrière, très loin, me pencher longuement sur des reflets pour les doter d'un contour. Mon intransigeance est telle qu'elle me rend jaloux de ces plantes dont on coupe la tête et qui, lentement, remontent à l'origine de leur croissance.



Je n'ai jamais revu Mark. Je l'ai attendu, au musée puis au théâtre. Assis sur un banc, près de la sortie, feignant de lire et relire le programme d'une «performance» que je n'avais pu goûter seul, je ne voulais pas me dénier l'espoir de prolonger notre halte et de franchir la lisière de l'épisode. Et surtout, il n'était pas question d'endormir mon dépit d'une pointe d'humour noir, car je sentais bien, ce soir-là, que le réconfort apparent de cette propension échouerait et me laisserait encore plus esseulé.

Une fois passés ces moments où j'ai trouvé inadmissible qu'un homme ne puisse, une seule fois dans sa vie, plier le monde à sa volonté, j'ai compris qu'espérer durable l'amitié de Mark, c'était un peu convoiter la pierre philosophale qui m'eût permis de déceler mon identité à travers la parole; la vraie, la transparente, celle qui rend deux êtres égaux et qui permet de dévoiler toutes ces choses qu'on brûle de dire mais qui, trop souvent, dans le feu des mots, risquent de brûler avant d'être dites.

A mon retour à l'hôtel, un bouquet de marguerites sur la commode de ma chambre ranima mon enthousiasme. «Comment savait-il que...?» Nerveusement, je saisis la petite enveloppe blanche. Un pli impersonnel de la direction de l'établissement me souhaitait «Happy Birthday».

La nuit, parfois, il m'arrive encore de rêver de mon frère et de tenter ainsi de rattraper le temps perdu.